

leurs dont l'éclat n'est que d'une aurore, notre vie coule avec rapidité.

l'utale destinée à laquelle nul ne peut se soustraire et qui nous entraîne d'autant plus vite que notre existence ici-bas est heureuse.

Pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais eu qu'à peiner du matin au soir pour s'assurer le strict nécessaire de l'existence, qu'à donner toute leur intelligence, toutes leurs forces pour faire le bonheur des favorisés de la fortune, la vie, quelque amère qu'elle soit, est cependant considérée comme un bien que nous regretterions de perdre. Mais que doivent alors penser ceux qui, dès leur berceau, n'ont eu qu'à exprimer un désir pour le voir satisfait, ceux que les honneurs, les grandeurs ont favorisés comme par enchantement ? comme ils doivent souffrir quand ils voient le moment fatal approcher !

Mais il y a peut-être alors un peu de consolation pour ceux qui toute leur vie, n'ont reçu en récompense de leurs services, que le dédain des grands, de les voir, ces fanfarons prendre la même route vers l'éternité.

Ces chercheurs d'honneurs et d'argent doivent à leur tour payer le tribut commun et comme le pauvre mais honnête ouvrier, demander à la terre leur dernière demeure.

Si, dans la société il est une classe de gens qui peuvent surtout servir d'exemples de la vanité, du néant de la gloire humaine, ce sont assurément les artistes et les artistes-femmes en particulier.

Voyez-les, jeunes, fraîches, sortant du conservatoire elle trouvent des engagements d'autant plus brillants qu'elles savent faire valoir leurs talents sans oublier leur beauté.

Aussitôt on les entoure, on les choye, l'argent ruisselle dans le porte-monnaie, les diamants brillent sur toutes leurs parures, elles ont chevaux et voitures, de nombreux admirateurs, j'allais dire *adorateurs*, et les directeurs de théâtre se disputent ces étoiles qui tout à l'heure n'étaient que d'honnêtes filles de simples ouvriers, voire même de portiers.

La mère est fière de sa fille, et Mademoiselle ne veut plus regarder ses anciennes compagnes, qui n'ont pas eu les mêmes succès.

Elle n'appartient plus au peuple, elle est du grand monde.

Mais les années passent vite et leur effet se produit d'autant plus rapidement que la vie a pu être large, joyeuse. Il faut quitter les grandes scènes ; de plus jeunes sont reines et ont gagné à leur tour les faveurs du monde qui sait vivre.

Il faut s'engager en province, les appointements baissent, mais n'a-t-elle pas aussi perdu de sa grâce, de

ses charmes, de sa voix, cette jeune première qui, il y a quatre ou cinq ans, faisait les délices des dilettantes.

Cependant, la province est bonne fille et elle ne ménagera pas ses faveurs à celle qui lui vient directement de Paris.

Pendant quelques saisons, elle va donc pouvoir courir les principales villes d'Europe. A certains moments la gloire semble lui sourire encore, car elle ne rencontre plus les exigences qui l'ont fait quitter la grande ville, et *l'enfant de la balle* court, court encore.

Mais elle se sent poussée par des collègues, plus jeunes, plus gracieuses, sa voix fléchit, les engagements se font moins avantageux ; il lui faut faire comme celles que jadis elle regardait du haut de son piédestal de diva, elle doit attendre à Paris, se soumettre à des épreuves, prendre des cachets (engagements) à la soirée, jusqu'à ce qu'un directeur exotique vienne lui ouvrir un nouveau Pactole en la jetant au-delà des mers, dans un pays inconnu, ou peut-être, grâce à sa renommée passée, elle saura encore faire pleuvoir les applaudissements et les bouquets.

Elle se fardera, se maquillera, mettra en œuvre tous les artifices pour se rendre agréable ; sa voix demi-éteinte retrouvera quelques accents des beaux jours et ce sera encore le succès, mais le souvenir d'antan ne peut cependant s'exiler de sa mémoire et souvent elle murmure et soupire :

Rendez-moi mon jeune âge....

Enfin, jeune encore, elle ne trouve plus rien d'avantageux ; elle est là qui attend, se fait entendre, mais elle n'est plus bonne que pour le café-concert, et c'est la dégringolade. Il va lui falloir chanter pour une piastre par soirée, et même, comme nous en avons vu souvent, descendre de l'estrade, pour solliciter, après chaque chansonnette, un ou deux cents du consommateur. — Vanité des vanités !

Et, alors que ses compagnes de jeunesse sont devenues de bonnes mères de famille, il lui faut porter sa balle de ville en ville, et demander à un changement constant de garnison ce qu'il lui faut pour vivre.

N'est-ce pas là un exemple frappant de ce que valent les grandeurs ici-bas, et comme je le disais plus haut, la simple, la modeste ouvrière ne se trouve-t-elle pas un peu vengée du dédain que lui témoignait, à l'heure de ses grandeurs, la diva désormais tombée plus bas qu'elle.

Mais il me semble que j'ai trop l'esprit à la tristesse, et de peur de rendre mes lecteurs mélancoliques à leur tour, je brise ma plume. Que voulez-vous, c'est la faute du temps.

ARLEQUIN,